

Chapitre 33

Peut-on blanchir l'ébène avec de l'encre ?

Trois-Rivières - 1753 (cahier de Marion)

Mardi 12 avril.- Aujourd'hui, Christine est restée au lit toute la journée, faisant sa dolente. Cela lui arrive une fois par mois. Elle a dix-sept ans, c'est une petite femme, dit Sœur Marimade, attendrie, en lui portant du bouillon. Tout le monde est toujours gentil avec Christine. Je crois que c'est parce qu'elle est si blonde. Cela attire l'amitié. D'ailleurs, on se bat pour lui brosser les cheveux. Est-ce qu'ils ne peignent pas toujours Jésus et Marie en blond foncé ? Jamais ils n'ont les cheveux noirs. Seul le Diable a les cheveux noirs. Quoique mon ange gardien, celui qui me parle bien doucement dans la tête, ait les cheveux noirs aussi. Les Sœurs mentent quand elles disent que tous les anges ont des auréoles : le mien n'en a point.

Cette nuit, il m'a encore parlé si fort qu'il m'a réveillée. Il criait après moi pour se plaindre que je dormais, que je l'abandonnais. Ce qui est faux. J'ai pleuré un peu, suite à son ingratitude.

Sa « noire ingratitude », comme dit Sœur Camille.

Le noir est donc bien la couleur des méchants.

Jeudi 21 avril.- Micouan est en train de changer. Il grandit, il forcit tellement que parfois je doute que ce soit encore lui. Il devient fier, même avec moi. Ses yeux sont souvent durs. Il me parle moins. Je crois qu'il songe de nouveau à partir. Tous les ans, avec le retour du printemps, il rêve de s'ensauver. Je prie pour qu'il ne le fasse pas, car là je serais vraiment seule, vraiment perdue.

Samedi 30 avril.- Qui croire entre les Sœurs et Micouan sur la vérité du monde ? Les Sœurs racontent la Genèse, Adam, l'Eden, le Serpent... Micouan a une toute autre histoire : il dit qu'un jour une très belle dame est tombée du ciel, à une époque où sur terre il n'y avait encore que de l'eau. Comme elle était vraiment belle comme le jour, les oiseaux de l'air ont eu pitié d'elle et l'ont recueillie dans sa chute sur leurs ailes étendues. Puis elle a glissé doucement sur le dos d'une immense tortue de mer, qui est devenue comme une île... C'est comme cela qu'est né le premier continent.

Et moi, comment suis-je née ? Quelqu'un m'a-t-il recueilli sur ses ailes, ce jour-là ? Je vais avoir quatorze ans et je ne sais pas qui je suis. Pourquoi m'a-t-on abandonnée ?

J'aime les histoires que me raconte Micouan : celle du garçon dont son méchant oncle veut se débarrasser et qui se fait emmurer par lui dans une grotte ; mais les esprits du monde veillent ! « Nous devons prêter secours à cet enfant ! » On le secourt, et il est adopté par une famille d'ours. Un jour, ils rencontrent un chasseur et son chien, qui les pistent puis les enfument. Par chance, l'oncle repentant est revenu dans le coin et sauve tout le monde.

Il y a aussi l'histoire de celui qui découvrit le feu et l'offrit aux Indiens. Quand l'enfant indien est prêt à devenir un homme, c'est-à-dire quand l'herbe lui arrive aux genoux, son père l'emmène dans un lieu écarté où il devra jeûner seul et prier le Grand Esprit de lui indiquer quel animal symbolique sera son gardien pour la vie. Cet animal

doit lui apparaître en rêve. Lorsque le rêve sera survenu, le garçon pourra rentrer chez lui. Mais il a beau prier de tout son cœur, ne sortant de sa grotte que pour aller boire de l'eau au coucher du soleil, le rêve ne vient pas à lui. Quelle disgrâce ! Jusqu'à ce qu'un jour il voie deux troncs violemment frottés l'un contre l'autre par le rude vent boréal. De cette friction jaillit la fumée, puis le feu ! Il sera celui qui apportera le feu à sa tribu.

Comme j'aimerais ainsi être utile à quelqu'un ! Vivre dans une vraie tribu qui m'aurait vu naître... Et pour que la vie soit douce, je ferais ce que dit Micouan : je prendrais une longue plume blanche et j'en balayerais le sol afin d'effacer tous les sujets de discorde.

Mardi 3 mai.- Le printemps est vraiment là. J'aime à réentendre les oiseaux et les bêtes des bois. Les Sœurs sont un peu inquiètes car on parle d'incursions iroquoises, un peu plus au sud. Micouan affirme avec orgueil que c'est lui qu'on cherche, parce qu'il est le fils d'un grand chef qui vient de mourir. Il a beaucoup d'imagination. Comment peut-il savoir ce qui se passe en-dehors du couvent, dont il ne sort que pour chasser avec Blaisot ?

C'est si laid, si sombre, si sale ici, à côté de dehors. On va nettoyer les vitres. Même propres, elles me cacheront la lumière. Je voudrais bien être libre, comme Micouan. Mais je ne sais pas où aller.

Mercredi 11 mai.- Micouan m'a dit aujourd'hui que je n'étais qu'un bébé à côté de lui. Plus exactement : « Qu'est-ce qu'une petite fille comme toi peut comprendre à ces choses-là ? » Il a fini par apprendre le français, parce qu'il pense en avoir besoin pour se sauver sans se faire reprendre. Parfois, il parle en français même avec moi, surtout pour exprimer des pensées méchantes ou amères. Là c'était méchant. Il déteste les Français, je suis Française. Il déteste les Sœurs, aussi. Pour lui ce ne sont pas de vraies femmes, parce qu'elles n'ont jamais eu d'hommes dans leur lit. J'ai demandé, étonnée : « Pour quoi faire ? » Il a ri. Il s'est moqué de moi : « Petite fille ignorante ! Tu ne sais donc pas ce qu'un homme et une femme peuvent faire quand ils sont nus ensemble dans un lit ? »

Un homme et une femme nus ensemble... Ses paroles m'ont fait mal. Il m'a semblé que cela éveillait en moi quelque chose de lointain, de douloureux. Je ne veux plus y penser.

Vendredi 20 mai.- J'étais cachée là à écrire, un peu plus tard que d'habitude. Le bois coupé sentait bon la résine. Une douce chaleur m'apportait le parfum des fleurs. J'ai entendu soudain un bruit dehors. J'ai collé mes yeux dans la fente entre deux rondins par où je surveille pour qu'on ne me surprenne pas. Je l'ai vu : debout à côté d'un gros cuveau d'eau, Blaisot était en train de se déshabiller.

J'ai juste aperçu son corps de dos. Il a du poil sur les fesses, mais pas trop. Quand il s'est penché en avant, j'ai cru voir quelque chose entre ses jambes. Il n'y avait rien là que de très banal, alors pourquoi ai-je eu si mal à le regarder ? J'ai fermé les yeux, j'ai cru entendre le rire d'une rivière. La douleur a été encore plus grande. Je me suis sauvée, j'avais presque envie de vomir. Pourtant, je l'avais trouvé beau, Blaisot, avec sa chair soudain tendre. Je ne comprends pas.

Je fais la nuit des rêves qui me font dresser en sursaut. Quand je veux les saisir, ils s'effilochent comme une brume du matin. Parfois, les yeux ouverts en pleine nuit, je me dis que je voudrais être morte.

Samedi 28 mai.- Quelle horreur ! Voilà que je suis devenue une « petite femme », comme Christine ! Les Sœurs ont dit : « Eh bien, tu n'es pas en retard ! » parce qu'elles croient que je n'ai que douze ans. Je n'ai pas répondu. Je ne réponds jamais. Je ne veux pas leur parler. Je ne parle qu'à Micouan et à mon ange. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Chapitre 34

Trois-Rivières - août 1753

Ce fut d'abord comme une rumeur montée des champs environnants.

Les moissons étaient faites autour du couvent, les foins aussi. Les journaliers étaient repartis l'avant-veille, pour louer leurs bras plus au nord, dans des régions où tout mûrit plus tard. Ce bruit, ce ne pouvait être leur fait. Alors ? On écouta, l'angoisse au cœur. Cris de peur ou chants de guerre ?

Sœur Camille, debout au milieu des cuivres flamboyants de sa cuisine, tendit l'oreille. Le bruit enfla d'un coup, ce qui ne pouvait signifier qu'une seule chose : la forêt ne s'interposait plus entre les cris poussés et le couvent. « Dans un quart d'heure ils seront là », pensa froidement la religieuse. Elle savait que cela finirait par arriver. Avec cette maudite guerre, toutes les vieilles querelles indiennes avaient été rallumées, selon que les tribus s'étaient ralliées aux Français ou aux Anglais. Essuyant ses mains sur son tablier, elle se demanda brièvement pourquoi personne alentour n'avait donné l'alerte. On était toujours vigilant, en période de foins.

- Les Iroquois ! s'écria soudain Christine, à ses côtés.

Il n'y avait plus de doute possible : c'étaient bien des chants indiens, hargneux, gutturaux - des chants de guerre. Mais étaient-elles bien la cible de ces chants furieux ? Pourquoi un tel déploiement de force contre un simple couvent de religieuses ? Cherchaient-ils des vivres, des filles ? C'était difficilement imaginable. Sœur Camille s'efforçait de réfléchir, troublée malgré tout, à la longue, par ces cris farouches qui se rapprochaient.

Agathe, qui avait les mains dans la farine, les ôta brusquement de la terrine comme si elle venait de se brûler.

- Vont-ils venir ici, ma sœur ? questionna-t-elle d'une voix étranglée.

- Que faut-il faire ? s'enquit à son tour Blaisot.

Sa belle placidité ne l'avait pas abandonné. Il semblait aussi paisible, aussi rassis que d'ordinaire - on le disait un peu simple d'esprit, mais Marion était persuadée du contraire.

- Nous cacher, nous cacher ! s'écria Christine.

Immobile, hésitante, Sœur Camille faisait un effort de volonté intense pour ne pas tourner les yeux en direction de Micouan qui, debout près de la pierre d'évier, essayait

lentement ses grandes mains brunes. Pourrait-on compter sur son aide, en cas d'attaque ? Elle n'en était pas sûre.

Marion, bien sûr, n'avait rien dit. Mais elle regardait le jeune Indien droit dans les yeux.

Gustave, le jardinier, fit violemment irruption dans la pièce, trois fusils coincés tant bien que mal sous son bras gauche. Sans prononcer une seule parole, il en prit un et l'envoya prestement à Micouan, qui l'attrapa au vol mais le reposa aussitôt sur l'évier. « Je ne tirerai sur personne, » dit-il fermement, tandis que Blaisot saisissait la deuxième arme à son tour.

Gustave échangea un regard avec Sœur Camille. Tendait le bras, celle-ci prit le fusil et le contempla un instant, pensive. « Je crois bien que j'en serais tout aussi incapable, » murmura-t-elle, l'air désolé.

- Nous devons nous défendre ! aboya le jardinier, hors de lui.

- Je ne crois pas qu'ils franchissent les murs du jardin, remarqua Blaisot. Ils doivent bien savoir qu'il n'y a aucun soldat ici, juste des femmes et des enfants.

- Micouan a seize ans, toi vingt-deux ! Vous n'êtes plus des enfants ! Et les demoiselles ont toutes plus de quatorze ans, sauf Marion. Crois-moi, ils trouveront que la prise est bonne ! Et nos greniers sont pleins... (Navré, il passait et repassait sa main calleuse sur ses cheveux gris.) Quant à moi, conclut-il, je ne suis plus bon à rien. Ils me tueront, et emmèneront mon scalp avec eux en partant !

- Ils n'entreront pas, répéta Blaisot, rassurant. Vous verrez.

- Si, répliqua soudain Micouan qui semblait parler avec effort. Ils entreront. Car ce qu'ils cherchent est à l'intérieur des murs.

Pour éviter le regard de Marion fixé sur lui, le jeune Indien avait détourné les yeux vers le milieu de la pièce ; si bien qu'on crut, comme il contemplait Christine, qu'il parlait des demoiselles du couvent, alors qu'il ne pensait qu'à lui-même en prononçant ces mots.

Au même instant, arrivant l'une du cellier, l'autre de la petite chapelle, Sœur Immaculée et Sœur Marimade pénétrèrent à leur tour dans la cuisine, suivies à peu de distance par Sœur Evangéline et les deux bonnes.

- Cette fois-ci, nous y voilà bien ! clama l'une de celles-ci, haletante. Depuis le temps que Monseigneur nous conseille de quitter les lieux !

- Monseigneur veut récupérer le couvent pour un autre usage, répliqua sèchement Sœur Evangéline. Et, que je sache, il n'a jamais proposé de nous reloger ailleurs. Voulais-tu que nous allions vivre dans les bois, ma fille ?

- Il est un peu tard pour avoir des regrets, déclara froidement Micouan. Les Iroquois sont là.

Tous les regards se tournèrent aussitôt vers lui, accusateurs. Marion fut frappée par le

courage et l'orgueil qui brillèrent dans les yeux noirs du jeune Indien. « Heureusement qu'on le croit Huron ! » songea-t-elle, oppressée. Mais si l'ennemi s'y trompait aussi, le scalp de Micouan finirait à la ceinture de l'un des guerriers.

- Les razzias des Français sur leurs terres les exaspèrent, avança Sœur Camille, soucieuse de se montrer impartiale. Nos gens croient ainsi se venger des Anglais dont les Iroquois sont les alliés.

- S'il pouvait s'agir d'une simple manœuvre d'intimidation... commença Gustave dont le front ridé luisait de sueur.

- Je n'entends pas de coups de fusil, coupa Blaisot. Il est possible en effet que...

- Ils tireront seulement si c'est nécessaire, assura Micouan. Leurs chants ne sont pas des chants de guerre, mais des chants qui célèbrent les exploits d'un de leurs plus grands chefs, mort depuis peu. Si vous ne vous défendez pas, il ne vous sera fait aucun mal.

- Ce n'est pas Fort-Nécessité, ici ! s'emporta Gustave, feignant d'ignorer les paroles forcément traîtresses de l'Indien. Au lieu de nous retrancher, tentons de fuir par le potager avec ces demoiselles. Les garçons et moi couvrirons nos arrières au besoin.

- Je ne tire sur personne, redit Micouan, l'air résolu. Il n'y a aucun danger. Vous feriez mieux de ne pas vous servir de ces fusils. Moi, en tout cas, je ne m'en servirai pas.

- Tu ne vas pas avoir le choix, jeune oison, ricana le jardinier. Ce sera toi, ou eux.

Marion, nerveuse, croisait et décroisait ses mains sous la lourde table en cèdre encore encombrée de jattes et de farine. Comment venir en aide à Micouan ? L'hostilité grandissante de Gustave, qui tenait son fusil bien en main face à l'Indien désarmé, n'augurait rien de bon.

- Tenez-vous, mon brave Gustave, intervint sèchement Sœur Evangéline. Rappelez-vous que ce garçon a vu brûler tout son village sous ses yeux lorsqu'il était enfant. S'il refuse de verser le sang, c'est tout à son honneur. Je n'en ai pas bien envie non plus, d'autant que je ne crois pas que nous risquions grand-chose. Les scalps de femme n'ont guère d'intérêt pour eux... Surtout des femmes tondues, ajouta-t-elle, non sans humour, en touchant son voile blanc.

- Restons tous ensemble, proposa avec lassitude Sœur Marimade. Que Gustave et Blaisot aillent jeter un coup d'œil par-dessus le mur, pour voir ce qui nous attend, au juste. Que pouvons-nous faire d'autre, de toute façon ?

Geneviève, l'une des « demoiselles », qui s'était brusquement levée, fouilla dans un tiroir et se mit à distribuer à ses camarades de longs couteaux bien aiguisés.

- Défendons notre vertu, mes amies ! s'écria-t-elle d'une voix farouche.

Marion reposa le sien sur la table.

- Ah ! Notre noiraude n'a rien à défendre, dirait-on ! ricana Lucile, une autre jeune fille. Il faut dire qu'elle est plate comme une galette. Si les Peaux-Rouges la capturent,

ils la donneront comme poupée à leurs enfants.

- Trêve d'aigreur, mes filles, gronda Sœur Marimade. Et je ne crois pas que cela adoucira le caractère de vos agresseurs, forcément supérieurs en nombre, si vous leur donnez de maladroits coups de couteau. A moins de réussir à le leur plonger en plein cœur... En attendant le suivant, venu venger son frère.

Après s'être consultés du regard, Blaisot et Gustave venaient de quitter la cuisine, remportant les trois fusils.

- Montons dans le grenier, pour voir comment les choses se passent, proposa Geneviève.

- Nous y serions trop aisément coincées en cas d'attaque, déclara Sœur Evangéline.

Le volume des cris augmentant subitement, chacun se tut, inquiet, l'oreille aux aguets. Micouan en profita pour se faufiler prestement au-dehors, côté jardin. On entendit soudain, par devant, plusieurs coups de fusil, suivis d'un cri, puis d'un autre.

On se rua aux fenêtres. Gustave et Blaisot, percés chacun d'une flèche, venaient de s'abattre au pied du mur d'enceinte.

- Prions, dit simplement Sœur Camille.

- Il n'est point temps, ma sœur ! protesta Geneviève. Venez, mes amies, courons sus à l'ennemi et vendons chèrement notre peau !

- Autant mourir en effet les armes à la main, approuva Lucile. Venez-vous, mes sœurs ?

Les religieuses échangèrent des regards aussi perplexes qu'angoissés. Ne se sentant pas assez d'autorité pour s'opposer aux témérités de leurs pupilles, elles n'avaient guère d'autre choix que de leur prêter main-forte. Déjà quelques Indiens franchissaient le mur extérieur, avec des cris sauvages.

Les femmes sortirent de la cuisine en une mêlée confuse, leurs couteaux à la main. Seule Marion ne bougea pas, comme clouée à son tabouret de bois tourné. Vaincue, posant sa tête sur ses avant-bras repliés, elle ferma les yeux. A coup sûr, elle ne reverrait plus jamais Micouan. Elle allait soit mourir maintenant, ce qui lui était bien égal, soit passer le restant de ses jours dans une tribu iroquoise, à coudre pour les chefs indiens de somptueuses coiffures de plumes. Mais quelle importance, maintenant ? Micouan l'avait abandonnée, lui aussi. Non, elle ne se défendrait pas. Elle laisserait les Indiens faire exactement ce que bon leur semblerait.

Une demi-heure et beaucoup de cris plus tard, les trois Peaux-Rouges qui firent irruption dans la cuisine la trouvèrent ainsi, figée, très calme, à la même place. Elle leva sur eux deux grands yeux noirs indifférents et un bout de nez blanc de farine. Le premier moment de surprise passé, l'un des guerriers éclata de rire et s'écria dans sa langue :

- Regardez-la, celle-là ! Elle cuisine tandis qu'on s'empare de ses sœurs !

Marion se rendit compte dans l'instant que l'homme parlait la même langue

mystérieuse que celle que Micouan lui avait apprise, et qu'elle-même, par conséquent, avait parfaitement compris le sens des paroles prononcées. Alors, pleine de fureur et de larmes, elle retrouva sa voix pour riposter à l'insolent : « Parce que tu n'es pas risible, toi, peut-être, avec toutes tes peintures de guerre diluées par ta sueur de poltron ? »

Elle fut largement récompensée de son audace en contemplant l'expression qui se peignit alors sur le visage des trois hommes.

Puis, se levant, elle essuya ses pleurs d'un revers de manche avant d'aller mettre tout bonnement sa petite main dans la grosse patte du plus âgé des Peaux-Rouges. « Emmène-moi », pria-t-elle, toujours en iroquois.

Des autres, elle ne voulait rien savoir.

Chapitre 35

Marion n'était jamais sortie de l'enceinte du couvent.

Lorsqu'elle se retrouva dans la forêt, avec des hommes à demi-nus et emplumés qui chantaient à pleine voix leur joie et leur victoire, elle ressentit un tel sentiment de liberté qu'elle eut envie de crier, de courir et de voler en même temps. Elle n'en fit rien. Elle resta bien sagement collée au flanc du guerrier qu'elle avait adopté - lequel, ému de cette préférence marquée et fasciné par sa maîtrise de la langue iroquoise, ne l'avait pas lâchée non plus.

Adieu le couvent sombre et gris, se disait-elle enivrée. Adieu les sœurs persuadées de sa mauvaise volonté et de sa méchanceté naturelle, les filles jalouses de la taille mince qu'elle conservait quoi qu'elle mangeât comme confitures. Adieu l'ingrat Micouan, même, parti bien avant elle avec d'autres guerriers pour rejoindre les siens, insoucieux de sa jeune amie française. Que serait-elle devenue, si elle n'avait pas créé cette sensation en marquant qu'elle parlait leur langue ? Micouan y avait-il seulement songé ? Oui, dut-elle reconnaître de mauvaise grâce. Il avait même assurément misé sur sa connaissance de l'iroquois pour l'abandonner sans remords.

Au-dessus de sa tête, les grands cèdres refermaient leurs frondaisons séculaires, à peine traversées ici et là de timides rayons de soleil. Le jour baissait. Le paysage en devenait comme tendre, presque magique. Marion avait l'impression d'être revenue dans une très ancienne patrie dont elle aurait oublié le nom. Tout lui paraissait familier : les bruits, les odeurs, les ombres faufilees. Quand elle commença à traîner la jambe, le guerrier l'enleva dans ses bras comme une plume. Nichée contre sa poitrine aux odeurs de nature et de cuir, persuadée d'avoir atteint le paradis, elle s'endormit aussitôt, enfin en paix avec elle-même et avec l'univers alentour.

Chapitre 36

Le village iroquois était si ressemblant avec ce que Micouan lui avait décrit que Marion eut quelques jours l'illusion d'être arrivée dans la tribu de son ami. Ces palissades défensives en pieux époinçés, ces champs où l'on buttait soigneusement le

mais, ces longues maisons communes, foyers autours desquels pépiaient à longueur de journée femmes et enfants, ces chiens efflanqués au museau hargneux fouillant à l'écart les tas d'immondices... Assurément, elle était chez Micouan, et le jeune homme lui-même allait inmanquablement apparaître, un soir, au détour du sentier qui ramenait en forêt. Il la serrerait dans ses bras comme on serre sur son cœur son plus cher ami. Ils recommenceraient à parler ensemble de la vie, des Indiens et des tortues géantes accouchant à leur gré de continents entiers... Le bonheur de la jeune fille serait alors parfait.

Mais cela ne se produisit pas. D'ailleurs, le « bonheur parfait » de Marion eût nécessité aussi que disparût Christine, la seule de ses anciennes camarades à avoir été comme elle-même ramenée au village iroquois. Fascinés par sa blondeur et sa douce féminité, les guerriers l'avaient capturée pour l'offrir au fils aîné d'un de leurs chefs, actuellement sur le sentier de la guerre dans une autre forêt, mais qui ne manquerait pas, à son retour, de goûter les charmes de cette superbe captive et d'en faire son épouse unique et préférée. C'était du moins ce qui se racontait au village, où Marion traînait sans cesse, l'oreille à l'affût, dans l'espoir d'entendre parler de Micouan... Quoique « Micouan » ne fût sûrement pas le vrai nom de son ami.

Oui, sans la présence déplaisante de Christine, qui passait son temps à pleurer, à refuser de manger et à réclamer la compagnie de Marion, celle-ci eût été parfaitement heureuse. Le guerrier qu'elle avait « choisi » l'avait réellement adoptée. Il ne lui parlait pas souvent - il semblait curieusement la craindre, comme si le fait qu'elle se fût adressée ainsi à eux dans la cuisine du couvent, sans peur et dans leur langue, lui eût conféré un statut à part, un statut de sorcière ou quelque chose comme cela - cependant quand il s'adressait à elle c'était toujours avec tendresse. Il avait une épouse, mais aveugle et très malade, que Marion, avec le sens pratique qui la caractérisait, apprit aussitôt à soigner ; non qu'elle eût vocation de garde-malade, mais elle avait très vite compris qu'ici mieux valait se faire bien voir des femmes en général. En effet, tout passait par leur volonté. Elles déterminaient les clans, les héritages, et savaient fort bien à l'occasion ôter ses prérogatives à un chef s'il démérait.

Le couple avait deux fils ; mais ils étaient à la guerre avec celui qui devait, à son retour, offrir son cœur à Christine.

Ici, contrairement au couvent, personne ne donnait d'ordres à Marion. Les femmes étaient bavardes, mais peu médisantes, les jeunes gens chastes, parce qu'à leurs yeux il était indispensable qu'un guerrier le fût, et chacun vaquait sans aigreur à des occupations fixées depuis toujours par la loi commune. Il y avait bien des rancœurs privées ou des jalousies, en particulier à propos de Christine, car le guerrier absent auquel on la destinait avait largement de quoi faire battre les cœurs, disait-on. Mais rien qui ne se réglât aisément autour des feux, sous l'autorité des anciennes et des anciens.

Marion avait l'impression d'une expansion à l'infini de son cœur que plus rien ne semblait borner. Elle était un peu la mascotte du village. « Cause, cause, petite Iroquoise ! lui réclamait-on régulièrement en riant, d'un ton pressant (car de ses longues années de mutisme elle avait conservé un caractère taciturne). Voilà que les Visages-Pâles apprennent notre langue à leurs enfants ! » Sans aimer beaucoup parler elle-même, elle adorait entendre constamment autour d'elle le langage qu'elle et Micouan s'étaient réservé si longtemps. A défaut de la présence du jeune homme, qui lui manquait cruellement certains soirs, c'était comme une perpétuelle consolation que ces sons aimés, ces sons familiers.

Oui, sa seule bête noire dans ce nouveau monde c'était vraiment Christine. La jolie blonde passait son temps à bouder ou à pleurnicher ; soit elle se terrait dans un coin de la hutte commune, soit elle courait à travers tout le camp en quête de Marion, dont elle voulait absolument être consolée. Mais Marion, elle, ne voulait plus entendre parler de son ancienne vie. Ici, elle était aimée, entourée, respectée. Nul ne songerait jamais à lui contester sa place, à la malmenier, encore moins à la renvoyer. La vue de Christine ne lui rappelait que de mauvais souvenirs, des souvenirs humiliants, des manques, des trahisons, des abandons. Alors, pour échapper à l'infortunée fiancée, Marion se sauvait le plus loin possible du village, explorant petit à petit les alentours, se risquant même parfois à passer la nuit à la belle étoile, enveloppée de peaux tannées, rêvant tranquillement au retour de Micouan et à leur avenir commun au sein du même village.

Un jour qu'elle flânait comme à son habitude, elle surprit au bord d'une modeste rivière un groupe de jeunes hommes au bain. Le spectacle de ces beaux corps nus et bruns sur lesquels l'eau et le soleil attachaient des éclats de diamant n'aurait dû susciter en elle que curiosité, voire convoitise - et ces deux sentiments n'étaient pas absents de son cœur tandis qu'elle les regardait évoluer et se poursuivre en riant - mais elle en ressentit également une si vive douleur qu'elle crut qu'elle allait défaillir. « *Daddy*, » gémit-elle. Le mot avait jailli tout seul dans son esprit. Que pouvait-il bien signifier ? Quel qu'en fût le sens, il s'y adjoignait une insupportable souffrance. *Daddy*...

De ce jour, elle prit en grippe le village ; non pas d'un seul coup, mais petit à petit. Elle commença à éprouver de nouveau la poignante insatisfaction qui la rongait au couvent. Son ange gardien, un moment disparu, revint hanter ses nuits, se plaignant doucement qu'elle ne fît rien pour le rejoindre. Tout le bonheur qu'elle s'était construit ici s'effondra comme un château de cartes.

Un jour, alors qu'accoudée à la palissade circulaire qui servait d'enclos pour les bêtes elle regardait batifoler les oursons que la tribu engraisait avec les restes de sagamité, elle ressentit une irrésistible envie de les libérer, là, dans l'instant même. Elle prit alors conscience - avec quelle âpre netteté - que d'une part Micouan ne reviendrait jamais, et que d'autre part, assurément, elle n'était pas destinée à finir ses jours dans ce village iroquois.

Un jour, comme Micouan l'avait fait du couvent, elle s'enfuirait.

Chapitre 37

Nouvelle-France - octobre 1754

L'automne était venu ; la forêt de Nouvelle-France rayonnait d'or et de grenats comme une ample couronne de roi.

Blotti non loin du feu sous ses fourrures pelées, Aurélien se demandait s'il avait bien fait de s'engager. Il aimait la vie rude des soldats et des miliciens, les campements dressés à la va-vite, le soir, au crépuscule, les escarmouches hardies contre ces chiens d'Anglais dont il comprenait mystérieusement la langue sans l'avoir jamais apprise ; mais souvent, au coucher du soleil, une langueur tenace lui ôtait tout courage, et il se sentait d'un seul coup au bord des larmes, plus fragile qu'un nouveau-né. Dans ces

moments-là, il n'avait plus qu'une seule ressource : faire appel à sa petite fée intérieure.

Il lui parlait, il se plaignait doucement à elle de ses peurs et de sa solitude, de cette atroce sensation d'abandon dont, même au plus chaud des veillées d'armes, au plus touffu des mêlées audacieuses, il n'avait jamais réussi à se départir. Contrairement à Marion, il savait fort bien que cette mystérieuse présence au creux de sa mémoire était sa sœur, sa sœur Marian. Après en avoir été séparé à l'âge de trois ans et demi, il avait vécu encore assez longtemps avec Tacite Laframboise pour que ses souvenirs conservassent à ce sujet une certaine précision.

Le froid qui s'insinuait en lui annonçait déjà l'hiver et l'arrêt des campagnes militaires, du moins au-dessus d'une certaine ligne invisible, celle qui marquait les limites des terres à maïs des Indiens. En-deçà, on pouvait continuer à vivre presque normalement ; au-delà, il fallait impérativement déposer les armes aux pieds de l'hiver, comme jadis cet ancien roi des Normands aux pieds du roi de France.

Tacite avait fait d'Aurélien un garçon instruit. Là-haut, sur les bords du lac Kénogami, dans cette étrange et mystérieuse enclave jadis créée par les Pictes, eux-mêmes successeurs d'un autre peuple bien antérieur aux actuelles tribus indiennes, l'on ne plaisantait ni avec la sagesse, ni avec la connaissance. Pendant des années, l'enfant s'était soumis à ce rude apprentissage ; puis, un jour, devenu homme par le miracle confus de l'adolescence, il en avait eu assez d'être cloîtré là, loin de la vraie vie, loin de ses rêves, loin de Marian. Il voulait voir le monde. Il voulait retrouver sa sœur. Il s'enfuit, après avoir longuement préparé son expédition.

Il avait rejoint le grand lac, l'avait contourné jusqu'à l'endroit où la Saguenay s'en sépare. Là, patiemment, il s'était taillé un canot avec les outils qu'il avait emportés. Ensuite, au fil de l'eau et à la grâce de Dieu !

Hélas, une fois parvenu à Québec il avait compris à quel point sa quête était ridicule. Où chercher Marian ? Il avait été naïvement convaincu qu'il n'existait dans tout ce pays qu'un seul couvent, et qu'il n'aurait qu'à frapper à la porte pour qu'on lui rendît sa sœur. Contraint de déchanter, il avait erré dans la vieille cité, d'abord lourd de chagrin et indifférent aux rumeurs de guerre qui y circulaient, puis de plus en plus intéressé à connaître les tenants et aboutissants de la situation de la Belle Province.

Du haut de la falaise, observant les mouvements fiévreux du port de Québec, il avait longuement réfléchi à son avenir. Puisqu'il lui était impossible de mettre la main sur sa sœur, devait-il tout quitter, partir en France, par exemple, pour y commencer une autre vie ? Un frisson le saisit. Non, pas la France. D'ailleurs, la voix de la raison lui démontrait la stupidité d'une telle entreprise. Quoi ! Il n'avait pas même réussi à retrouver Marian en Nouvelle-France, terre qu'il connaissait, et il voulait en plus traverser l'océan en direction d'une autre terre totalement inconnue de lui ? Quelle absurdité ! Sans parler de l'affreuse souffrance qui le déchirait de part en part à l'idée de s'en aller loin de sa sœur. S'il ne savait pas encore comment s'y prendre pour la rejoindre, du moins ne gâcherait-il pas le peu de chances qu'il leur restait de se croiser en plaçant entre eux deux un océan entier.

Comme en attendant il fallait bien vivre et qu'il voulait défendre sa terre natale contre les Anglais, il s'était engagé dans la milice canadienne.

Après quelques mois d'entraînement, il commença à arpenter le pays, pour sa plus grande satisfaction. Ainsi, se disait-il, il pourrait repérer tous les couvents existants. Mais chaque soir, pelotonné parmi ses camarades autour du feu mourant, il sentait bien que son espoir secret s'amenuisait un peu plus. Nuit après nuit, il la sentait s'éloigner de lui, cette sœur tendrement aimée qu'il avait voulu, comme un fou, placer au centre de sa vie. Alors les larmes lui venaient. L'existence lui paraissait absurde et cruelle. Il cherchait en vain une parcelle d'espoir : ses maigres réserves avaient encore fondu, depuis Québec. Il se débattait avec son passé, son présent, son avenir. Et puis par chance, parce qu'il menait une vie fatigante, le sommeil finissait par appesantir ses yeux, embrumer son esprit, noyer sa peine.

Il s'était endormi.

(à suivre)